

LETTRE DE PRINTEMPS

HÉLÈNE DORION

Au calendrier des jours, c'est le printemps. Avec ses odeurs de terre nouvelle, le chant des vents déjà doux et une lumière presque vive, il appelle un renouveau.

C'est le printemps, mais il n'entre pas dans ta maison, les volets sont refermés sur la solitude, sur les ombres de la perte.

Il y a eu un orage furieux, quelque chose qui ne ressemblait à rien, comme si nos vies partaient soudain dans tous les sens. Cette vaste tempête t'a laissée seule dans la forêt dévastée. L'arbre haut qui est tombé a tout emporté dans sa chute.

Cet être que tu aimais est parti sans que tu aies pu le voir, sans cette *dernière fois* si précieuse où l'on touche le visage, où l'on se dit le chemin partagé et celui à parcourir encore. Cette ultime traversée qu'ensemble vous auriez accomplie n'a pas eu lieu. Tu n'as pas entendu une dernière fois l'histoire de ta naissance racontée dans la voix de celle qui t'a donné la vie, tu n'as pas aperçu dans le regard de celui qui t'a vue grandir les espoirs que tu as comblés, tu n'as pas su la joie que tu as procurée à ton père, à ta mère, le jour de ta venue au monde, et durant toutes ces années où l'amour a été ce feu indéfectible qui chaque fois réparait les ombres et vous tenait au chaud.

Depuis, la vie semble lointaine, éparpillée parmi des gestes que tu n'habites pas. Et les volets de la maison demeurent clos. Parce que rester vivant dans l'absence n'est pas plus facile que de partir vers la mort.

Je t'écris comme on cognerait à la porte de ta maison, ni pour entrer ni pour que tu sortes, mais pour te dire que quelqu'un attend sur le seuil avec des mots qui ne pourront certes pas réparer le cœur ou

ramener près de toi l'être aimé. Ces mots, comme des lampes dans la nuit, cherchent à ouvrir le chemin vers d'autres saisons. C'est au temps qu'ils s'adressent, à ce temps que l'on ne peut tuer, qui s'écoule – avec nous, sans nous – et ne s'arrête que pour celui qui part.

Mes mots dessinent l'arbre qui s'en est allé de l'autre côté des heures. À l'été, il te protégera du soleil de midi, à l'hiver, il te sera un abri bienveillant contre les vents contraires. Peut-être vois-tu ces mots, vois-tu cet arbre, peut-être entends-tu le bruit des pas sur les feuilles séchées, comme un chant de la terre qui recommence. Peut-être cet instant éloigne-t-il un peu ta souffrance en te rapprochant de la beauté, de la certitude d'une présence simple, d'un petit rien qui remue la vie entière : un arbre, des branches, un rayon qui dure, comme une rencontre. Alors on le sait : on n'abandonne pas ceux qui nous ont quittés. Ils seront présents à travers tout ce qu'ils nous ont apporté, et tout ce qu'ils ont inscrit en nous, pour que l'arbre continue de grandir dans la forêt du temps.

Apprend-on à vivre au milieu de ce fleuve où coule l'éphémère ? Il y a l'art, il y a l'amour, l'amitié, la beauté, il y a la joie de rencontres et de partages. Ce sont nos racines, ce qui nous attache au rivage et nous retient de glisser avec le courant.

Un matin de ce printemps que dessinent les mots, la solitude devient une eau claire qui secoue l'obscurité, recueille sans détruire, et dissout ce qui manque. Sur le seuil de ta maison, le brouillard se dissipe pour que reviennent d'autres mots. La clarté ne se fabrique pas, elle déjoue le vide et se tient sur la crête d'un instant, nous surprend au détour pour dire qu'elle existe encore.